

Sur les traces du Docteur Berthy (1898-1955)

Le fruit d'une enquête à l'époque du confinement, par Damien Chemillé



Souvent évoqué quand il s'agit de raconter l'histoire du Comité des Fêtes de Plouay et de ses courses cyclistes, le Docteur Berthy reste méconnu. Ayant étudié l'histoire du Grand-Prix, il m'apparaissait comme un personnage énigmatique dont on ne savait presque rien. Au terme d'une petite enquête, c'est le moment de dévoiler la vie de cette figure entrée dans la mythologie plouaysienne...

Notre histoire s'ouvre le mardi 4 août 1896, à 10 h précises, dans la Mairie de Vannes (*ci-dessus*) où est célébré le mariage de René Vincent Berthy, 27 ans, et Marie Janny Joséphine Martin, 21 ans. Ces deux jeunes sont bien connus dans leur ville natale où le père du marié est commerçant et celui de la mariée « maître boulanger ». C'est le mariage des futurs parents du René Berthy qui nous intéresse. Assister à cette cérémonie permet de percevoir les origines sociales de notre personnage. On est dans une classe moyenne urbaine bien installée. Le document d'Etat Civil est signé par tous les protagonistes cités.

Remonter jusqu'à René Berthy « père » est aussi intéressant pour comprendre la future orientation professionnelle de René Berthy « fils ». Parti à Nantes pour suivre des études de pharmacie, le père Berthy est diplômé en novembre 1895. Peu de temps après, il s'installe pharmacien rue du Pont, au Pouliguen, où il restera jusqu'en 1908. Il réside déjà à cette adresse au moment de son mariage. Son épouse le rejoint logiquement dans ce bourg breton qui, en cette fin de XIXe siècle, se transforme en station balnéaire.

C'est au beau milieu de cette rue du Pont, au Pouliguen, que, le mardi 31 mai 1898 à 4 h du matin, naît René Vincent Joseph Berthy. Notre héros vivra à cette adresse jusqu'à l'âge de 10 ans (*ci-dessous, on voit la rue natale de René Berthy et la pharmacie paternelle située au niveau du second store, sur la droite*).



1909 marque un vrai tournant dans la vie de la famille puisque René Berthy « père » change de cap pour s'installer pharmacien dans la plus commerçante des rues de Lorient, une ville moderne ayant le vent en poupe en ce début de XXe siècle. Le père Berthy a trouvé un excellent emplacement, au n°20 de la rue des Fontaines, dans la plus fréquentée des rues de Lorient où passe le tramway. La pharmacie Berthy sera ouverte à cette adresse de 1909 à 1927, année de la disparition de René Berthy « père ».

L'arrivée à Lorient en 1909

Toute la famille Berthy s'installe donc au n°20 rue des Fontaines. Outre René et ses parents, il y a aussi les benjamins de la famille : Jeanne Louise (1900-1962), Roger (1901-1978) et Marguerite (1906-1952). Scolarisé à Saint-Louis, René Berthy se distingue plusieurs fois par ses bons résultats scolaires, il figure parmi les bons élèves cités dans la presse locale. On n'est pas surpris de le voir décrocher ensuite un Baccalauréat ès Lettres.

Né en 1898, René Berthy fait inmanquablement partie de la génération confrontée à la Première Guerre Mondiale. Après avoir été sursitaire, il est mobilisé le 16 avril 1917 et incorporé au 111e Régiment d'Artillerie Lourde. Il part aux armées le 14 janvier 1918 pour devenir canonnière conducteur. Son degré d'instruction l'éloigne probablement des premières lignes, sa fiche militaire ne comprend ni blessure, ni citation. Il reste mobilisé jusqu'au 31 octobre 1919.

Dès son retour des armées, René Berthy reprend ses études. Le jour de la création de sa fiche militaire, le 1er février 1920, il se déclare étudiant en droit. Mais il doit vite changer d'orientation pour suivre des études de médecine. En 1922 et 1923, il est étudiant à Rennes, au Lycée des Garçons puis à l'École des Mutilés. En octobre 1923, on le retrouve en région parisienne. Il réside au n°38 de la rue de la Cavée, à Fontenay-aux-Roses (banlieue sud de Paris). Il aborde alors sa dernière année d'études de médecine. Il a été intéressant d'apprendre, en lisant un article publié en 1952, que René Berthy a disputé des courses cyclistes pendant sa période universitaire.

Le Doctorat en juillet 1924

En juillet 1924, René Berthy soutient avec succès sa thèse de Doctorat en médecine devant la Faculté de Montpellier. Le sujet de sa thèse est « A propos de deux cas de métastases sacrées dans le cancer du sein ». A 26 ans, René Berthy devient ainsi le Docteur Berthy, celui qui donnera son nom, bien des années plus tard, à une rue de Plouay.



Diplômé, René Berthy est de retour à Lorient. En août 1924, il s'installe médecin à l'adresse de la pharmacie de son père, au n°20 rue des Fontaines (*ci-dessus la rue des Fontaines en 1913, la pharmacie Berthy est au premier plan à gauche au niveau des deux stores, le n°20 est l'immeuble faisant l'angle avec la rue Paul-Bert*). A cette époque son père est déjà veuf, Madame Berthy étant décédée en décembre 1922 à l'âge de 48 ans. L'installation du Docteur Berthy chez son père est provisoire puisque le 12 septembre 1924 il est référencé médecin à Bubry où il réside. La vie suit son cours, le 27 décembre 1924, René Berthy se marie à Lorient avec Juliette Marie Cumon, 21 ans, « la gracieuse jeune fille de M. et Mme. Charles Cumon » selon la rubrique « vie mondaine » du journal « La vie montpelliéraine ». On évoquera plus tard ce mariage qui ne semble pas avoir été une réussite...



A Plouay en février 1925

En février 1925, la vie du Docteur Berthy prend un nouveau tournant. Il s'installe à Plouay. Dans la presse, il fait publier de petits encarts pour annoncer l'ouverture de son cabinet, rue du Faouët (*ci-dessus à l'époque où il s'y est installé, c'est l'actuelle rue De Gaulle, on distingue bien le clocher qui a été construit en 1925*). Il s'annonce : « médecine générale, accouchements, extractions dentaires ». C'est à Plouay, le 22 septembre 1925, que naîtra son fils, René Charles Berthy, celui-ci décèdera à Nice le 3 octobre 2002.

Le Docteur Berthy devient un personnage incontournable de la presse locale. Il intervient comme médecin sur des faits divers : accidents, suicides, assassinats, découvertes de cadavres, etc... Il est sûrement l'un des rares automobilistes de Plouay (ce qui ne l'empêchera pas d'avoir un accident dans le bourg), il intervient aussi dans les communes voisines. La presse locale permet aussi de constater les problèmes de couple au sein du foyer Berthy. En avril 1927, René Berthy porte plainte suite à l'effraction de son bureau commise par sa domestique, mais à l'initiative de son épouse ! Plus tard, dans l'avis de décès de René Berthy « père », mort chez son fils à Plouay le 28 novembre 1927, toute la famille du défunt est citée à l'exception de Juliette Marie, la femme du Docteur Berthy. Le couple Berthy semble séparé depuis cette affaire de cambriolage de 1927. En 1928, Juliette Marie vit au n°67 de la rue du Morbihan, à Lorient, à l'adresse de la mercerie Cumon-Dubos tenue par ses parents (voilà pour les potins et les commérages...).

Résidant rue du Faouët, on peut penser que le Docteur Berthy s'intéresse aux courses cyclistes de Plouay passant dans sa rue comme le « Circuit Warrior », en 1925, et le « Circuit Moon Atlantide », en 1926, des épreuves de notoriété régionale avec les meilleurs bretons. Il doit aussi suivre la course des Fêtes de Plouay d'un bon niveau régional dès 1926.

Le Circuit d'Arvor

la grande course cycliste du pays breton

organisé par

le «*Nouvelliste du Morbihan*» et l'«*Ouest-Républicain*»

29 Mai 1927

L'organisation

Le Circuit d'Arvor est couru sous les règlements de l'U. V. F. Les fonctions officielles seront remplies par :

PRÉSIDENT DE LA COMMISSION DES COURSES : M. Bastard.

COMMISSAIRES DES COURSES : MM. Baniel, Royant, Le Guisquet,

JUGE DES ARRIVÉES : M. Baniel.

STARTER : M. Julien.

DELEGUÉ SPORTIF DE SERVICE : M. Guégan.

MÉDECIN DE SERVICE : M. le docteur Berthy, de Plouay.

LE DEPART

La remise des dossards et la signature du contrôle au départ auront lieu dans les bureaux de notre rédaction, 6, rue Bodélio.

Cette opération commencera à 6 heures 30.

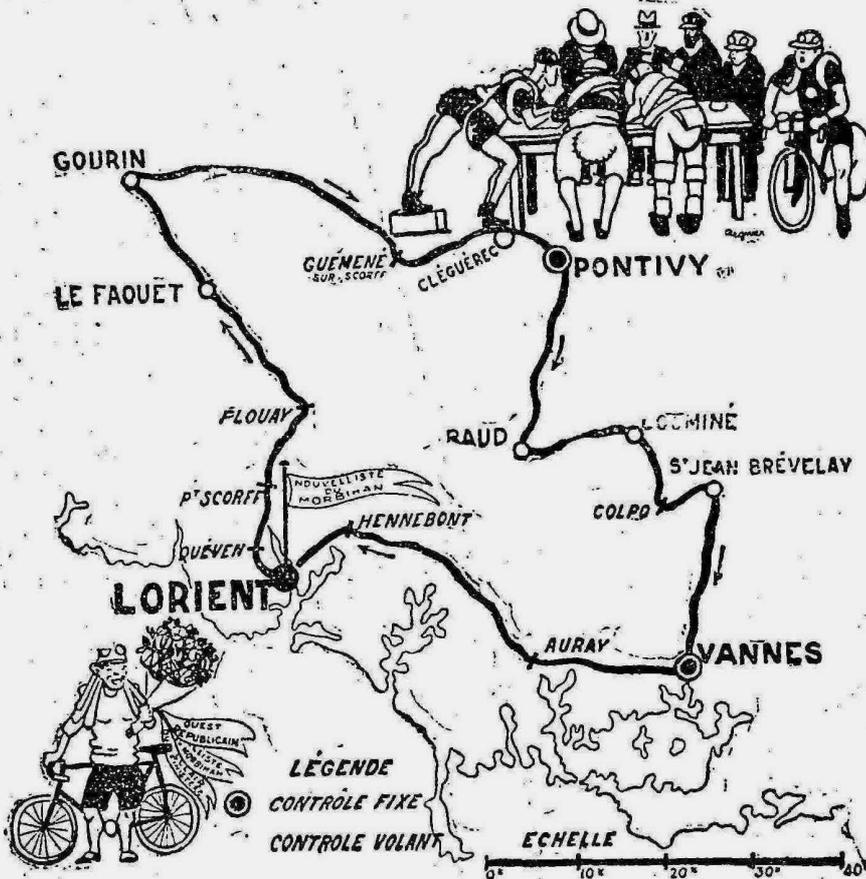
Les coureurs se rangeront ensuite en peloton, dans l'ordre de leurs numéros ; précédé d'agents cyclistes et de l'automobile des organisateurs, suivi par la voiture des juges et celles de la presse et des commissaires de course, le peloton gagnera le lieu du départ officiel par la place Bisson, la rue des Fontaines, la rue Victor-Massé, le cours Chazelles, la rue Paul-Guieysse.

C'est au haut de cette rue, en face du magasin de cycles de M. Le Scanvic, représentant des cycles Warrior, qu'aura lieu le départ officiel, après un second appel.

Le départ sera donné par M. Louis Rault, président de la Fédération Sportive Lorientaise.

L'ARRIVEE

Au retour, les coureurs venant d'Hennebont gagneront le Parc



Médecin d'une course internationale en mai 1927

Il était intéressant de retrouver le premier lien direct entre le Docteur Berthy et le cyclisme de haut niveau. La presse locale permet de dater la première fois où René Berthy est devenu médecin sur une course cycliste professionnelle. Le 29 mai 1927, il officie sur le « Circuit d'Arvor », épreuve lorientaise classée « Internationale UVF » et longue de 250 km (*ci-dessus un extrait du Nouvelliste du Morbihan paru le jour de la course*). Le plateau est très relevé puisqu'il y a au départ le vainqueur du Tour de France 1926, le Belge Lucien Buysse, et André Leducq, futur double vainqueur du Tour de France. René Berthy suit la course avec son automobile arborant un pavillon à croix rouge. *Le Nouvelliste du Morbihan* écrira : « d'après les vieux Lorientais, on n'avait jamais vu une foule pareille à celle qui se pressait sur la route depuis Brandérion jusqu'au Parc des Sports ». Le Tour de France traverse Lorient à chacune de ses éditions depuis 1906, mais ce « Circuit d'Arvor » est sans doute la première occasion pour René Berthy d'être au cœur de l'organisation d'une course cycliste de haut niveau comparable à ce qu'on verra quatre ans plus tard à Plouay. C'était sûrement une bonne expérience pour la suite...

Président du Comité des Fêtes de Plouay de 1930 à 1932

En août 1927, lors des Fêtes de Plouay, on retrouve notre Docteur Berthy comme médecin de la course régionale. Celle-ci était déjà dotée d'un haut niveau régional depuis son édition 1926 et la victoire du Pontivyen Ferdinand Le Drogo, futur maillot jaune du Tour et vice-champion du monde des professionnels. En 1929, il suit l'épreuve dans son automobile en compagnie du délégué de l'UVF (Union vélocipédique de France, ancien nom de la FFC). Il est intéressant de savoir qu'à cette époque l'UVF compte 200.000 licenciés, le cyclisme est alors le sport n°1 dans tous les médias. René Berthy prend rapidement du galon puisqu'il devient président du Comité des Fêtes de Plouay en 1930. C'est donc sous sa présidence, en 1931, que la course passe du statut « Régionale UVF » à « Internationale UVF » (*ci-dessous le vainqueur Fañch Favé après sa victoire en 1931. René Berthy est-il sur la photo ?*) A cette époque, le Docteur Berthy est vraiment impliqué dans le sport breton puisqu'il est aussi délégué de l'UVF, secrétaire général du Comité du Morbihan de cyclisme et membre de la Fédération des Luttes Bretonnes. Plus tard, en avril 1932, on le retrouve à bord de la voiture de l'équipe Dilecta sur le « Circuit du Morbihan », course professionnelle en deux étapes.



Les expériences sportives vécues par le Docteur Berthy depuis 1927 et l'existence de belles courses régionales à Plouay depuis 1924 et la première édition du « Circuit Warrior » permettent de comprendre d'où vient l'ambition d'élever le niveau de l'épreuve du Comité des Fêtes en 1931. Des liens ont certainement été noués avec le milieu cycliste parisien pour faire venir des stars, comme Charles Pélissier, sur la 1^{ère} organisation du « Grand Circuit International de Plouay ». Cette initiative, soutenue par les bénévoles du Comité des Fêtes, est à l'origine de la notoriété sportive de Plouay. L'impulsion a été donnée par le Docteur Berthy épaulé par un autre personnage connu à Plouay : Ferdinand Le Dû.



LES GRANDES FÊTES DE PLOUAY

ORGANISÉES PAR LE COMITÉ DES FÊTES
sous le patronage DE « L'ECHO DE L'OUEST »
ET DES « NOUVELLES MORBIHANNaises »
et avec le concours du **CAFÉ A L'ÉPÉE**

Les Fêtes de Plouay ont connu hier un succès sans précédent. Jamais la coquette cité n'avait connu une telle affluence.

Dès le matin, d'innombrables cycliste jalonnent la route et les cars, chargés à craquer arrivent sans arrêt.

A 9 h. 30, nous faisons notre entrée dans le bourg qui a revêtu sa plus brillante parure. Pas une maison qui ne soit décorée ; partout, des guirlandes de fleurs, déposées avec

un goût parfait donnent à Plouay en fête un cachet d'accueillante gaieté. La foule est déjà dense et ne cessera d'augmenter jusqu'à 14 heures, rendant la tâche du service d'ordre des plus ingrates et des plus difficiles.

Nous avons donné, dans notre dernier numéro quelques notes hâtives sur la première manche du raid hippique et sur une partie de la course cycliste ; nous nous permettons d'y ajouter quelques détails.

Grand circuit cycliste international

Le Régional FAVÉ s'adjuge la première place

Par suite d'une regrettable erreur de parcours
Ch. Pélissier et Paul Le Drogo abandonnent

Au même titre que le raid hippique, le circuit cycliste de Plouay avait suscité un intérêt considérable. Il n'est pas exagéré de dire que la course a été disputée avec acharnement puisque, de 22 coureurs au départ, 12 seulement ont figuré à l'arrivée, après avoir réalisé, sur un circuit très pénible, une moyenne de plus de 30 kilomètres à l'heure.

Certes, une malheureuse erreur de parcours est venue compromettre le succès de l'épreuve puisque elle a motivé l'abandon de Ch. Pélissier et de Paul Le Drogo. Il est bien facile, comme certains l'ont fait, d'en rejeter la responsabilité sur les organisateurs. Nous nous bornerons à faire remarquer que c'est bien mal reconnaître le dévouement d'hommes désintéressés qui ont sacrifié et leur temps et leur argent pour mettre sur pied une épreuve digne des plus grandes villes.

Nous n'avons pas à juger le geste de Ch. Pélissier et de Paul Le Drogo. Nous voulons croire, cependant, qu'ils ne se sont pas rendus compte, au moment où ils abandonnaient qu'ils conservaient intacte leur chance de triompher. Démoralisés, sans doute, en raison d'une circonstance regrettable, ils ont perdu tout espoir de succès.

Celui ne saurait diminuer en rien la valeur de l'exploit de Favé. Celui-ci a fait une course, toute de courage et d'endurance et méritait de figurer au palmarès du Grand Circuit de Plouay. Gautho, handicapé par plusieurs crevaisons aurait pu figurer et meilleure place et Jaffredou, qui voyagea seul pendant près de 40 kilomètres, fut vraiment malchanceux

après avoir été rejoint. Quant à Godinat, il courut avec sa conscience et son courage habituels. C'est un routier sympathique qu'on a toujours plaisir à revoir. Coupance, victime d'un accident qu'aurait pu être grave, avait fourni, jusqu'à ce moment, une course remarquable.

EN BOUCLANT LA BOUCLE

Les concurrents partis de Plouay, à 13 h. 45, devaient passer six fois dans le bourg.

A 13 h. 30 ont lieu les opérations de contrôle sous la direction de M. Gulsquet de l'U. V. F., aidé par M. Mahéo, le sympathique secrétaire du Vélo-Sports Lorientais. L'appel est fait, par le docteur Berthy, président du Comité des Fêtes et notre ami Le Du, infatigable, donne le départ à 22 coureurs.

La foule est telle que le service d'ordre à peine à réserver un passage suffisant aux coureurs.

Jusqu'au 2^e passage, à Plouay, la course se déroule sans incident. Le train est dur, mais tous les concurrents tiennent le coup et ce sont les régionaux qui mènent la danse.

Sur le parcours de la 3^e boucle, cependant, quelques coureurs donnent signes de lassitude. Le Ray est laché à la suite de tentatives de Le Doaré puis de Guyot qui tente de s'échapper dans la côte de Pont-Kerlio. Allano et Martin sont également en difficulté mais réussissent à recoller à plusieurs reprises.

Un instant, on peut croire que la course va se jouer ; en effet le peloton se scinde nettement, mais ce n'est qu'une illusion et les coureurs

sont groupés de nouveau pour le troisième passage à Plouay.

Le 4^e Circuit est animé par deux tentatives de Le Goff, vite reprises d'ailleurs. Dix huit coureurs repassent encore à Plouay emmenés par Godinat suivi de Ch. Pélissier et Paul Le Drogo.

C'est à ce quatrième passage que nous avons laissé nos routiers hier soir. A quelques minutes près, nous aurions pu faire connaître l'incident malheureux qui s'est produit au cours du 5^{me} Circuit et à la suite duquel Ch. Pélissier et Paul Le Drogo ont abandonné.

LA CINQUIÈME BOUCLE

Dix-huit coureurs restent donc groupés après le 4^{me} passage à Plouay. Le Goff qui a dû crever, vient se joindre à eux. Fontenay, à son tour, perd le contact. Nous avons une émotion, Paul Le Drogo et Godinat s'échappent, mais Ch. Pélissier saute sur leur roue et le peloton le suit. Il n'y a rien de fait. Le boyau arrière de Gautho rend l'âme ; celui-ci descend, imité peu après par Jaffredou. Gautho ne tarde pas à reprendre sa place dans le peloton.

Nous approchons de Plouay. C'est alors que se produit l'erreur qui cause un moment de confusion dans l'épreuve. Sur une fausse indication, les routiers foncent à toute allure sur un itinéraire inexact. Le premier moment de stupefaction passé, une voiture se lance à leur poursuite.

Malheureusement, à la suite de cette erreur la situation des concurrents se trouve inversée. Un premier groupe de 5 coureurs comprenant Fontenay, Coupance, Berlu, Jaffredou et Guyot reprend la bonne route. A 2 minutes suit un 2^e groupe et 200 mètres plus loin un 3^e peloton où figurent Godinat, Favé, Paul Le Drogo et Ch. Pélissier.

A 2 kilomètres de Plouay, Coupance fait une chute sérieuse et doit être ramené au bourg. Cet accident, fort heureusement, n'aura aucune suite grave.

Au cinquième passage à Plouay, la situation est la suivante : A 16 h. 20 passent Jaffredou, Guyot et Berlu ; à 16 h. 22 Fontenay seul, suivi à 200 mètres par le reste du peloton emmené par Godinat et Allano. Ch. Pélissier et Paul Le Drogo descendent de machine et abandonnent.

LA SIXIÈME BOUCLE

Jaffredou ne tarde pas à fausser compagnie à Guyot et Berlu. Au croisement de Poulergouas, il passe en tête avec une minute et demie d'avance sur un peloton de 12 coureurs. A 100 mètres, Le Goff descend. Rien n'est changé au 6^{me} passage à Plouay où Jaffredou passe seul à 16 h. 56.

LA SEPTIÈME BOUCLE

Nous ruivons le Finistérien qui roule avec aisance à 35 à l'heure, après 4 kilomètre l'écart a cependant diminué et le peloton est à une minute. Godinat mène la chasse sans répit. Celle-ci se prolonge encore pendant 5 kilomètres et Jaffredou malgré ses efforts est rejoint à 14 kilomètres de l'arrivée. Il joue alors de malchance et voit toutes ses chances compromises à la suite d'une crevaison.

C'est alors que Favé, très frais s'échappe et réussit à prendre 400 mètres. Saliou et Berlu ne sont plus dans la bagarre et c'est un peloton

de huit coureurs qui roule derrière le fugitif. Les hommes sont emmenés par Godinat qui mène seul, Saliou rejoint cependant avant l'arrivée, en revanche Chauvin est laché mais réussit à recoller au prix d'efforts méritoires.

Enfin l'arrivée a lieu au milieu d'une foule compacte et quelque peu bruyante.

Favé arrive seul à 18 h. 02.

A 18 h. 05, cinq coureurs arrivent ensemble et disputent leur classement au sprint. Godinat, gêné par les spectateurs est battu d'une courte roue par Le Doaré.

LE CLASSEMENT

1. FAVÉ.
2. DOARÉ à 3 minutes.
3. GODINAT, même temps.
4. DROUET.
5. BRIENS.
6. KERVAREC.
7. CHAUVIN, à 5 minutes.
8. CHAUVIN, même temps.
9. SALIOU, même temps.
10. KERIEL, même temps.
11. LE RAY, à 15 minutes.
12. LE NAOÛR, même temps.

Le retour à Plouay a lieu au milieu d'une cohue invraisemblable où se mêlent piétons, cyclistes et voitures.

Les fêtes de Plouay ont donc comporté cette année un énorme succès. Quoiqu'on puisse dire, et malgré l'incident de l'après-midi, il convient d'en remercier les organisateurs qui n'ont rien négligé pour leur donner un éclat qu'elles n'avaient jamais connu. Nos félicitations vont à M. Le Comte de Pluvy, maire de Plouay, Président d'honneur qui payant de sa personne assista hier à toutes les manifestations ; à MM. le docteur Berthy et Le Du qui se sont révélés animateurs infatigables ; à tous les membres du Comité qui se sont distingués sans compter. Il serait injuste d'oublier la part prise par la maison Piffard et Le Teuff au succès des Fêtes de Plouay. Le « Café à l'Épée » mérite d'être cité à l'ordre du jour de la coquette petite ville.

De nombreuses personnalités ont assisté aux Fêtes du premier septembre. Citons au hasard des rencontres, MM. Piffard ; Audiau, président du V.S. Lorientais. Notre société locale étant représentée en outre par MM. Mare et Mahéo ; Guisquet, de l'U.V.F.

M. Morin, notre aimable confrère, chef des rubriques sportives de l'« Ouest-Eclair » et Madame étaient également les hôtes de Plouay ainsi que M. Lauranson, propriétaire de l'hôtel des Voyageurs.

Que les oubliés veuillent bien nous pardonner ; la foule était telle que les omissions sont inévitables.

Pour terminer, souhaitons que l'an prochain, les Fêtes de Plouay connaissent un succès encore plus grand. Cette fois, qu'on en soit assuré, nul incident n'en viendra ternir l'éclat.

A. J.



Départ pour Drancy/Le Blanc-Mesnil en janvier 1933

Fin 1932, les événements semblent se précipiter pour le Docteur Berthy. Tout laisse à penser qu'il a pris la décision de quitter Plouay de façon inattendue. Il divorce le 25 octobre 1932. En novembre, il reçoit de la part du Comité du Morbihan de cyclisme la médaille d'argent de l'UVF. Dans la presse, on le retrouve intervenant une dernière fois à Plouay pour constater le décès d'un pendu, le 29 décembre dans la lande de Locunel. En janvier 1933, il est annoncé quittant le Morbihan. On le retrouvera désormais dans la presse parisienne. Il se remarie à Paris, le 4 mars 1933, avec Noëmi Metroz, 32 ans, née à Buenos Aires, en Argentine. Dès ce mois de mars, il s'installe médecin sur Drancy/Le Blanc-Mesnil, deux communes limitrophes de Seine-Saint-Denis. Son cabinet est d'abord situé au n°16 de la rue de Drancy, à Blanc-Mesnil, puis, à partir de 1935, au n°1 de l'avenue Bourget, à Drancy (*ci-dessus sa rue à l'époque où il y résidait, le n°1 de l'avenue Bourget est tout au fond, au prolongement des arbres, après l'immeuble blanc, le n°16 de la rue de Drancy doit être à la gauche du photographe*). Son contact téléphonique est « Bourget 118 ».

En juin 1933, le Comité des Fêtes de Plouay traverse une période critique après la démission de ses membres. Le départ de René Berthy semble avoir été difficile à vivre pour le Comité. Le maire, De Pluvié, et les commerçants convainquent finalement Ferdinand Le Dû, animateur des Fêtes, de prendre la présidence. Propriétaire de l'Hôtel de la Place et délégué UVF depuis 1927, il était, avec René Berthy, à la tête du « Circuit international de Plouay ». Un an plus tard, en 1934, Ferdinand Le Dû quitte à son tour Plouay et le Comité pour devenir hôtelier à Locminé. La fin de vie de cet homme est peu glorieuse. En 1941, il est condamné à de la prison pour commerce illégal de vélos et de voitures. Le 24 mars 1944, la conclusion est nette, Ferdinand Le Dû et son frère Pierre, commerçant à Berné, sont abattus par des Résistants alors qu'ils sortaient d'un café de Plumelin.

Notre Docteur Berthy est désormais bien installé dans la banlieue nord-est de Paris où il reste passionné de sport. De 1934 à 1936, on le retrouve médecin sur le « Critérium National », première classique professionnelle de la saison (*ci-dessous le départ en 1935, le Docteur Berthy suit le peloton dans sa voiture en compagnie du masseur Dominique Straboni*). Et, au volant de sa belle *Hotchkiss*, il suit « Paris-Roubaix » 1935 accompagné de Julien Cazalis, juge à l'arrivée, qui le qualifiera « *d'as conducteur* » dans le journal *L'Auto*.

Il est aussi impliqué dans le sport local de ses deux communes, on le retrouve référent du Football club de Blanc-Mesnil en 1938 et président du club multisports l'Union sportive de Drancy en 1941.



Médecin lieutenant en 1940

Vingt-deux ans après avoir été mobilisé pour la Première Guerre Mondiale, René Berthy est rappelé sous les drapeaux lors de la mobilisation générale du 2 septembre 1939. C'est le déclenchement de la Seconde Guerre Mondiale, il devient médecin sous-lieutenant détaché de l'Hôpital du Val de Grâce. En avril 1940, il est affecté à un train sanitaire avant de se replier sur Nîmes, en juin, où il est promu médecin lieutenant puis démobilisé le 26 juillet 1940.

La ville de Drancy, dont il a été désigné conseiller municipal en 1942, révèle que, pendant l'occupation, il a délivré de faux certificats médicaux à des jeunes requis pour le Service du travail obligatoire (STO).

Très actif professionnellement (il est toujours lié à des faits divers en tant que médecin auprès de victimes ou comme témoin lors de procès), le Docteur Berthy se lance dans un nouveau projet en 1949 en transformant l'ancien café de Blanc-Mesnil « La Salle de la Volière » (au n°7 de la rue de Drancy, à quelques pas de son cabinet mais sur la commune voisine) en une maison d'accouchement de 11 lits, à laquelle il adjoint progressivement un service de chirurgie de 8 lits. En 1961, cet établissement sera racheté par le Docteur Sobelman. L'emplacement est toujours dédié à la médecine, au fil des décennies c'est devenu l'Hôpital Privé de la Seine-Saint-Denis possédant une capacité de 250 lits et accueillant 3.000 naissances chaque année.



Médecin du « Tour de France » de 1952 à 1954

Dans le registre de la médecine sportive, la fin de vie du Docteur Berthy sera son apothéose. On le retrouve médecin des « 6 Jours de Paris », au Vel d'Hiv, au début des années 1950. Désormais bien connu dans le milieu cycliste, il est recruté en 1952 par Jacques Goddet, directeur du « Tour de France », pour devenir le médecin de la Grande Boucle. Il succède au Docteur Pierre Mathieu qui officiait avant lui. Il vivra trois éditions du « Tour de France » de 1952 à 1954.

Pendant cette période, il est médiatisé puisqu'il se tient au chevet des plus grands champions cyclistes et les soigne en cas de chutes ou de maladies (*ci-dessus, on le voit soigner le français Jean Dotto lors du « Tour de France » 1952*). Il est aussi un bon interlocuteur pour les journalistes puisqu'il donne des nouvelles des coureurs. Il côtoie les vedettes de l'époque comme Fausto Coppi, Gino Bartali, Jean Robic, Louison Bobet, Rik Van Steenbergen... Dans un article du journal *L'Aurore*, daté du 19 juillet 1952, il évoque la question du doping et la mauvaise attitude des soigneurs d'équipes sur des coureurs influençables (*l'interview est présentée page suivante*). Il semble être très apprécié, dans la presse on peut aussi lire des coureurs le remerciant. En 1953, on retrouve aussi le Docteur Berthy en tant que médecin de l'Equipe de France se rendant aux « Championnats du Monde » comme le révèle Raphaël Gémiani dans son autobiographie parue en 1963. Il est intéressant de savoir que les trois doyens des porteurs du maillot jaune, Antonin Rolland, 96 ans, Jacques Marinelli et Raphaël Gémiani, 95 ans, ont tous été soignés par le Docteur Berthy à l'époque où il officiait sur le « Tour de France ».

STEVE PASSEUR: LES PAUVRES TYPES et les gens bien du Tour

Je suis allé rendre visite en queue de caravane et pendant une étape au médecin officiel du Tour, le docteur Berthy. Il a fait de nombreuses courses cyclistes lui-même quand il était universitaire. Il adore sa femme et la compétition Goddet, et la vie qui va lui permettre, au retour, de dire ce qu'il pense des vingt-trois étapes organisées par l'Equipe. En l'engageant, Goddet lui a dit :

— Docteur, tout ce que je vous demande c'est d'en ramener le plus possible à Paris... et que le dernier des Nord-Africains soit aussi bien soigné que Coppi.

L'aimable praticien qui possède une clinique à Drancy et exerce également ses talents aux Six Jours, se fâche d'avoir fort bien obéi au fameux organisateur. Il lui en ramène soixante-dix-huit.

Un des clients préférés du docteur Berthy, qui le considère comme un magnifique athlète, est Pardoën.

— Je lui administre tous les matins de la poudre d'apathéline avec un peu de belladone, et j'ai beaucoup d'estime pour lui. Il est encore très « frais ». La gloire, si j'ose dire, ne l'a pas encore corrompu... Je n'en dirai pas autant de Le Guilly qui ne semble plus tout à fait le même depuis sa montée du Galibier. Vous le savez sans doute je

grand problème de Le Guilly, c'est son terrible appétit. Il n'était pas question de lui offrir des biftecks, qu'il n'aurait pu mâcher en roulant. Alors, nous lui donnons de la viande hachée.

A ce moment des journalistes de la région de Pardoën viennent recueillir cette réponse sur la santé de leur favori :

— Il a depuis Brest de la gastralgie, due à une trop grande absorption de liquide.

Le bon docteur du Tour continue pour moi seul :

— Avec Pardoën, mon rôle est surtout psychologique.

Il ajoute :

— Ce que vous devriez monter en épingle dans votre article, c'est la conduite scandaleuse de certains soigneurs, uniquement dans les équipes françaises... Ils dressent un véritable barrage entre leurs poulains

et moi pour leur faire prendre un tas de saletés, pour leur vendre des médicaments difficiles à trouver et aussi des dopings de bonne femme. Je vous affirme que beaucoup de ces pauvres coureurs un peu simplistes sont des victimes sans aucune défense devant leurs soigneurs et leurs masseurs. Quand j'arrive auprès de nos compatriotes les trois-quarts du temps on me ricane au nez :

— Pourquoi vous êtes-vous dérangé, docteur ? Les soins sont déjà donnés.

Berthy me parle alors de la blessure de Dotto :

— Quand j'ai voulu m'occuper de lui, la novocaïne fichait le camp par la plaie, parce qu'il avait été très mal soigné par un... soigneur et parce que, dans son cas ce qui est très rare quand il s'agit d'un coureur cycliste, il aurait fallu avoir recours aux points de suture.

— Dites-moi, Coppi ne paraît pas être un pauvre type ?

— Fichtre non. Mais lui a une discipline dans la vie et il s'y est tenu, comme il s'y tient dans la course. Mais Robic n'est pas bête non plus... J'ai eu l'apanage de lire les lettres qu'il écrivait à sa cousine Germaine.

C'était une correspondance qui rendait un son très appréciable... Bartali a été très désagréable avec moi quand je suis allé le voir sur l'ordre de Goddet. Mais il ne doit pas être bête. C'est en somme le Borotra du vélo... Seulement, le cyclisme italien se porte mieux que le pauvre tennis français.

— Comment sont les Belges quand vous les soignez ?

— Charmants... Van Stenberghe regrette de n'avoir pas le temps de visiter les musées... Mais quelle pépinière de jeunes il y a chez eux ! Cela est dû, à mon avis, au fait qu'ils travaillent tous très loin de leur habitation... Ils font de l'entraînement forcé. Seulement le coureur belge ne dure pas, peut-être parce qu'il mange trop et aussi, hélas ! par ce que parfois il se dope.

— Il y a bien des Français qui le font ?

— Il y en a un dans notre équipe nationale... Celui qui, voici deux ou trois ans, avait la réputation d'être très joli garçon. On a dit que Le Guilly se dopait, mais j'ai la conviction absolue que c'est faux. D'ailleurs, Le Calvez a interrogé là-dessus Lapébie qui s'est montré, lui aussi, formel.

Disparition à l'âge de 57 ans en 1955

Mais la vie du Docteur Berthy se termine prématurément, à l'âge 57 ans, chez lui à Blanc-Mesnil, douze jours avant le départ du « Tour de France » dont il devait être à nouveau le médecin, le samedi 25 juin 1955.

Etrange coïncidence, sa mort est survenue le jour exact de la naissance d'un certain Jean-Yves Travaux (Ce dernier est-il sa réincarnation ? Doit-on l'appeler Docteur ?)



Concluons ce voyage spatio-temporel par ce petit éloge sympathique lu dans un magazine *Miroir des Sports* daté de juin 1953 :

« Homme élégant, bon convive, courtois, le Docteur Berthy s'exprime toujours avec calme et richesse de langage, même dans la discussion ardente qu'il affectionne. Il est une des personnalités les plus attachantes du Tour de France ».

LE DOCTEUR BERTY PORTERA A NOUVEAU SECOURS

Le service de santé du Tour de France est assuré par le Docteur Bertly. Plusieurs infirmières de la Croix-Rouge, charmantes et dévouées, l'assistent dans sa tâche, à bord de la voiture-ambulance, pourvue d'un lit et de tout le matériel sanitaire d'urgence. L'une de ces dames pilote la voiture, ayant à ses côtés le Docteur Bertly, à qui rien n'échappe. Un coureur s'est-il arrêté sur la route, la jambe ou le bras saignants, que déjà le médecin se penche sur lui, le réconforte, le rassure et juge immédiatement ce qu'il y a lieu d'entreprendre. La gravité, lorsqu'il y a présomption de fracture par exemple, nécessite l'évacuation du blessé vers l'hôpital régional le plus proche, qui radiographiera et interviendra chirurgica-

lement dans les plus courts délais si besoin est; la banale contusion ou la simple érosion, sans danger pour la suite, seront « réparées », comme cela, sur le bord du chemin, à l'aide d'un pansement, d'une vigoureuse friction médicamenteuse... ou d'une tape amicale. Le Docteur Bertly est l'un des personnages les plus précieux du Tour. Durant quatre semaines, il a la particularité, ce dont ne peuvent se vanter ses confrères, de donner ses consultations en plein air, au sommet du Tourmalet, dans la chaleur méridionale ou sous la douche de la pluvieuse Normandie. Son cabinet est monté sur quatre roues, franchit les cols, les descend à 70 à l'heure, comme les coureurs, et sa trousse est toujours prête à

AUX ROUTIERS VICTIMES DE CHUTES

fonctionner. Là où les champions passent, l'ambulance passe, elle aussi.

Le soir, à l'étape, le Docteur Bertly fait ses visites « en ville ». Il se rend dans les chambres d'hôtel des éclopés, les examine à fond, prend leur tension, bavarde avec eux. Il est très probablement le plus renseigné sur l'état physique et moral des coureurs. Il a une sûreté de diagnostic qui peut lui faire dire, dans les conversations de salle à manger où sa compagnie est très recherchée, car il est aussi un fameux conteur d'histoires : « Demain, faites attention à X, je viens de l'examiner et il est très bien... » Ou bien encore :

« Je ne serais pas surpris d'enregistrer, avant peu, l'abandon de Y, il est au bout de son rouleau... »

Certains champions, comme Robic en particulier, font rarement appel à ses services car ils se sentent en bonnes dispositions à tout moment. D'autres, par contre, réclament sa présence pour le moindre « bobo », plutôt deux fois qu'une.

Homme élégant, bon convive, courtois, le Docteur Bertly s'exprime toujours avec calme et richesse de langage, même dans la discussion ardente, qu'il affectionne. Il est une des personnalités les plus attachantes du Tour de France.



Sur la route, le Tricolore Jean Doffo, blessé au coude, a eu besoin de soins urgents et le Docteur Bertly (au centre) est intervenu immédiatement. Sous l'œil du directeur technique Marcel Bidot (à dr.), il lui fait un pansement hâtif.



Le Luxembourgeois Diédריך a fait une chute et il souffre de la jambe. Le Docteur Bertly (à dr.) l'examine afin de déceler la possibilité d'une fracture. Diédריך, complètement cassé, repartira.

Ci-dessus, dans *Le Miroir des Sports* daté de juin 1953, et, ci-dessous, dans *Paris-Press* du 25 juillet 1954

L'opinion du docteur Berthy :

L'ETAT SANITAIRE du Tour n'a jamais été aussi satisfaisant

(D'un de nos envoyés spéc. François TERBEEN)

LE PUY, 24 juillet.

On ne saurait encore écrire avec certitude le nom du vainqueur du Tour de France 1954, car les Alpes ne sont pas franchies et parmi les adversaires de Bobet il en est de coriaces... De vieux renards...

Non, un jeune ne gagnera pas le Tour de France cette année. Cela, on peut déjà l'avancer. Louison, avec ses dix minutes d'avance sur Kubler, a d'autant plus de raisons d'espérer qu'il est meilleur grimpeur en haute montagne que Ferdi et peut-être meilleur descendeur.

Je crois, pourtant, que Ferdi ne sera pas tellement déçu de se contenter du maillot vert, surtout si l'équipe suisse remporte le challenge international par équipes. Belle fiche de consolation aux malheurs de Koblet, pour Schaer, Clérici et consorts.

Mais je m'écarte de mon sujet de ce matin. Ce que je

voudrais dire c'est ce qui existe dans le réel, et cela a une grosse importance : les coureurs se portent mieux que jamais...

Moins de furoncles...

Il n'y a jamais eu moins de furoncleux dans le Tour que cette année. Deux cas seulement : Agut et Cieleska, et, encore, absolument bénin pour ce dernier qui est déjà guéri du petit abcès sournois...

— Agut a eu la chance, m'a dit le docteur Berthy, d'être pris en charge par le soigneur du Racing auquel M. Jacques Goddet avait fait appel.

— A quoi tient-il qu'il y ait moins de furoncleux dans le Tour ?

— A ce que nous évitons le plus possible la monotonie des repas. On change les menus, on pratique aussi une hydrothérapie bien comprise et, surtout, les soigneurs français pratiquent la prophylaxie que je leur ai toujours conseillée. J'ai insisté longtemps sur cette

nécessité : abandonner certaines vieilles méthodes. L'usage du doping, notamment, est sacrifié de plus en plus.

« Je parle des soigneurs français, bien entendu ; pour les étrangers, c'est assez différent. Voyez Gaul... »

...mais plus de bronchites

» Pourtant, tout n'est pas rose, me confie-t-il. Il y a davantage d'affections bronchiques qu'auparavant. Cela est sans doute consécutif au froid que les coureurs ont rencontré dans l'étape Brest-Vannes. Il y a aussi des routiers qui souffrent des intestins parce qu'ils absorbent trop de liquides. Mais tout ceci n'est pas grave.

— Il y a aussi moins d'abandons ?

— Oui. Seuls, Koblet et Robic étaient contusionnés par des chutes graves. Mais quel courage déploient Agut et Molinérès avec un abcès périméal, et Schneider avec un trou dans le genou ! Tout le

reste de leur corps est sain. Comprenez-vous ? C'est pour-quoi ils tiennent.

— On a dit que certaines portes étaient fermées ?

— C'est vrai. Les soigneurs n'aiment pas qu'un médecin vienne jeter la perturbation dans leur façon de faire, ni dans leurs flacons. Je dois dire qu'ayant eu l'occasion de voir avec quel souci, quelle application Raymond Le Bert soigne ses hommes et prépare leurs repas, je lui rends ici un sincère hommage. Tous les soigneurs devraient s'inspirer de ses méthodes. Ce fut pour moi une révélation. Je lui reproche seulement de ne pas accepter sur le terrain médical le conseil d'un praticien.

— Et le cas Antonin Rolland ?

— Bah ! Le Bert a fini par appliquer l'adrénaline que j'avais discrètement posée sur sa table. Je lui ai fait sentir que c'était indispensable. Il l'a compris. Rolland va beaucoup mieux. Oui, vraiment, il faut beaucoup de doigté dans le Tour de France.